

Dédicace

Du même auteur :

Roman :

Arentel et Menehould, anges en exil, La p'tite Hélène, 2019

Nouvelles :

Fraîches comme des fraises en hiver, La p'tite Hélène, 2022

Théâtre :

Léandre et Acacia, mariage compromis, L'Harmattan, 2019

Le Match du Millénaire (au moins!), La p'tite Hélène, 2022

Le bureau des bonnes nouvelles et autres fantaisies, La p'tite Hélène, 2021

Régicide(s), Maïa, 2022

La Forêt enchaînée, L'Harmattan, 2024

Sébastien Bonmarchand

*Ceci n'est pas
mon histoire
ou
La Putain de
Pétain.*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-424-1541-9**

©Sébastien Bonmarchand

site : www.jaimecrire.over-blog.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Merci à mon grand-père,
Né un onze en dix-neuf,
Qui fut jeune à la guerre
Et bâtit mon cœur neuf.*

*Merci à Virginie,
Merci à Jonathan,
Mes fidèles vigies
Pendant presque quatre ans.*

**À mon père spirituel,
Roger Bonmarchand,
(11 novembre 1919 – 26 février 2005)**

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

L'auteur certifie sur l'honneur qu'aucune des lignes qui suit n'a été créée par une intelligence artificielle.

« Les plus belles histoires commencent toujours par un naufrage. »

Jack London

« Moi, j'écoutais *Nuit et Brouillard*
Enfermé dans mon innocence.
Je comprendrais beaucoup plus tard :
Nul ne guérit de son enfance. »

Jean de France, Didier Barbelivien

Ceci n'est pas mon histoire. Je n'en ai pas écrit une ligne. Pas un mot. Pas la moindre virgule. Rien.

Pourtant, croyez-moi, j'aurais aimé. J'aurais aimé être cette écrivaine dont mon père rêvait. Mais je ne suis pas même une littéraire, tout juste une scribe de bureau. Même si ma glorieuse ascendance et mon petit doctorat ne plaident pas en ma faveur.

Je vois que vous ne me croyez pas. Tant pis. De toute façon, depuis cinq minutes, tout cela n'a plus d'importance.

Ceci n'est pas mon histoire. Vous ne me croyez toujours pas. Ce n'est pas grave. Merci tout de même de vous être déplacés si nombreux.

Première partie :

L'histoire de Mélanie.

5 heures 50. Mélanie Derémy tendit le bras pour arrêter la sonnerie de son réveil. Elle fit tomber un manuscrit puis se rendormit.

7 heures 30. Ouverture d'un œil, découverte de chiffres incongrus pour un jour de semaine et, dès la deuxième syllabe, pieds posés au sol :

— Putain !

Moins de dix minutes plus tard, ces mêmes pieds cavalaient dans les couloirs du métro parisien. Cheveux longs à démêler, yeux à maquiller et vêtements de la veille à défroisser, le tout durant le trajet. La journée s'annonçait compliquée. Il fallait espérer que la trace de l'oreiller disparaisse avant le bureau.

Assise enfin sur un strapontin grinçant, Mélanie tenta de retrouver son souffle. Elle ferma les yeux et se repassa mentalement le film de ses dix dernières minutes. Avait-elle fermé sa chambre de bonne à clés ? Oui, sans doute. En même temps, qu'y avait-il à voler ? Son Mac était bien au chaud dans cette sacoche brune qui ne la quittait pas. Avait-elle pris la salade qu'elle s'était préparée la veille et qu'elle avait laissée dans le frigo collectif du couloir ? Non. Merde. Tant pis. Elle irait chez Nono, quitte à raccourcir son temps de pause. Avait-elle mis dans la benne à papiers les manuscrits qu'elle avait parcourus jusque tard dans la nuit ? Oui, sinon elle les aurait encore sous le bras.

Aucun, du reste, n'avait retenu son attention. Que du déjà vu, du déjà lu. Tous ces gens qui se pensent auteurs et qui sont profs ou facteurs. Des cohortes à trier tous les jours.

Mélanie effectua un rapide réveil musculaire à base de discrets étirements puis se massa les tempes, sa sacoche fermement prisonnière entre ses genoux serrés.

7 heures 55. Mélanie gravit les marches débouchant sur le trottoir devant la maison d'édition où elle travaillait. Rapide coup de doigts dans sa longue chevelure soleil couchant, tailleur réajusté, talons claqués, pas ferme. Destination sixième étage, les Éditions Hersent-Rousseau.

8 heures. Allumer l'ordinateur. Souffler. Aviser les piles de manuscrits en attente. Checker les rendez-vous de Monsieur Hersent – ah, il y aura le P.F. à 14 heures... – et attendre les tintamarres du téléphone, du fax...

9 heures 10. Monsieur Hersent arrive, *Le Parisien* sous le bras. Tiens, il porte encore sa chemise tâchée de la veille. Madame doit être en croisière, personne pour le lui faire remarquer.

– Bonjour Mélanie ! Quels embouteillages, ce matin !

Comme d'habitude, Mélanie répond par un sourire entendu. Un bourgeois bohème comme vous ne craint pas les embouteillages, se retient-elle de répondre, il les réclame plutôt pour exhiber fièrement sa carrosserie. Dites plutôt que vous avez profité de votre nuit en célibataire et que vous vous êtes levé tard. Comme moi, pense-t-elle une seconde, avant de sourire à nouveau. Puis elle répond, comme d'habitude :

– Essayez le métro. La prochaine fois, je vous ferai une place.

Monsieur Hersent pénètre dans son bureau, se place face à une grande baie vitrée qui domine ce serpent asthmatique et multicolore qui klaxonne et vitupère jusqu'à l'étouffement. Puis, comme d'habitude, il frappe dans ses mains et demande à travers la cloison quels sont ses rendez-vous du jour. Mélanie, doctement, atteint l'exhaustivité avec une déconcertante aisance, comme si elle récitait des vers classiques. Monsieur Hersent, apprenant qu'il dispose encore de plus de trente minutes, se cale dans son fauteuil et entame sereinement sa lecture du *Parisien*, sous le regard plein d'indifférence de Jean-Jacques Rousseau, son auteur favori.

2

La clameur haineuse de la foule a remplacé le sifflet des balles. On crie, on chante, on rit. On crache, on hante, on pille. Les larmes du bonheur diluent le sang versé mais, dans Paris libéré, certains visages reçoivent les salives de la vengeance. On rouvre les fenêtres et les bouches. Certains s'interrogent quand d'autres fuient.

Madeleine, elle, ne s'interroge pas, ni ne fuit. Elle sait. Un crachat enfiévré vient de tomber dans ses longs cheveux roux. Même son œil vert a été touché par cette morve gluante envoyée par un ancien silencieux. Elle ne baisse pas les yeux, lui non plus. Puis la charrette les transportant, elle et ses deux malheureuses compagnes, poursuit son errance et ce sont bientôt les deux tours de Notre-Dame qui prennent les airs de la potence promise.

Si Madeleine reste immobile, mutique, ses voisines, elles, sont nettement plus sensibles à leur sort. Mauricette rend les crachats, hurle comme une poissonnière des halles et jure comme à la cour des

miracles. Elle rend les coups, décourage jusqu'aux plus belliqueux. On la croirait encore à ses grandes heures, quand elle chassait les ivrognes et les vicieux de « son » établissement, comme elle disait. Elle aurait fait une bonne mère maquerelle, la Mauricette.

Myrtille, elle, assise, les jambes serrées, pleure, pleure... Ses larmes roulent sur ses joues comme des rochers tombent de la montagne quand la terre a tremblé. Elles rejoignent la planche de la charrette que tirent deux FFI et se mélangent à l'urine que Madeleine n'a pu retenir.

3

Nono était fermé. Il lui avait dit qu'il aurait un enterrement à assurer et que, vu le nombre de convives promis au repas, il gagnerait plus à faire un traiteur au black qu'à ouvrir son snack ce jour-là. Mais Mélanie avait oublié. Elle en serait pour un sandwich à la boulangerie du coin. Quinze minutes de queue, une minute d'échanges insipides avec la vendeuse, trois minutes de marche sportive pour, au mieux, six minutes assise sur un banc public, avant de faire machine arrière dans l'espoir d'être à l'heure au bureau.

Elle n'avait qu'à avoir pensé à sa salade, elle l'aurait avalée assise à son bureau et aurait avancé dans la lecture de ces manuscrits entassés. Unique point commun : dans les deux cas, elle était seule.

Mais non, ce jour-là, face à elle, un jeune homme de son âge, visiblement dans les affaires si l'on en croit ses chaussures noires et brillantes, son costume et sa cravate tout aussi noirs, et ses cheveux courts mais, eux, châtons. Lui aussi croquait dans un sandwich infâme, avec le sourire et la détermination d'un DRH en pleine restructuration du personnel. Plutôt mignon, il mérita que Mélanie lui rendît son sourire. Elle commanda même à ses muscles d'engager la conversation – je suis dans l'édition, et vous ? était prêt à quitter ses lèvres pour atterrir dans ces jolies oreilles – mais non :

– Ah ! Chéri ! Tu es là !

Une grande blonde en tailleur apparut, passa sa paume sur cette omoplate gauche a priori si appétissante, et embrassa le mangeur de sandwich qui conserva un morceau de salade entre deux dents.

Bon.

De toute façon, il était l'heure et il fallait accueillir et éconduire le P.F.

13 heures 50. Pas de nouveaux mails urgents et toujours pas de Monsieur Hersent. Mélanie avisa l'épaisse couche de manuscrits déposée ce matin par le facteur. À vue d'œil, une cinquantaine. Le tarif habituel.

Les roulettes de sa chaise la firent reculer et Mélanie se leva. D'un geste assuré, elle sépara en deux cette colline de romans posée à même le sol. Elle créa deux tas égaux et, comme à la maternelle, fit plouf-plouf en balançant son index de droite à gauche à chaque syllabe :

- Un *Carambar* a dit : « Tu pars au bout de trois. » Un ! Deux ! Trois !... Tu pars. Désolée.

Le tas de droite ne serait jamais lu. Peut-être qu'un chef d'œuvre s'y cachait. Tant pis. Chaque jour, Mélanie, pragmatique et sans états d'âme, se livrait au même rituel. Le « comité de lecture » des Éditions Hersent-Rousseau se limitant à sa seule personne, et les journées n'offrant que vingt-quatre heures quoi qu'elle fasse, il lui était techniquement impossible de tout lire. Les heures, les mois, et même parfois les années qui avaient été nécessaires pour l'enfancement de ces œuvres la laissaient de marbre. Monsieur Hersent faisait semblant de ne rien savoir de cette politique mais en homme avisé et toujours en quête d'efficacité, Mélanie était certaine qu'il l'aurait validée si l'envie lui était venue, un jour, de la lui exposer.

Mélanie passa les dix minutes suivantes à ouvrir les plis et à photographier, avec son téléphone portable, les titres des œuvres perdues et l'adresse de leurs auteurs ayant si lamentablement échoué au test du plouf-plouf. Un courrier standard et désolé, agrémenté des encouragements de circonstances, leur serait envoyé dans un délais raisonnable de trois mois à... jamais. Mélanie, en mettant de côté cette masse infortunée, se dit qu'il serait bien qu'il existât, un jour, le pays merveilleux des œuvres rejetées, comme il existe le Pays Imaginaire des enfants perdus.

Lorsqu'elle eut enfin fini son travail de sape, elle se cala dans son fauteuil et se massa les tempes. Désormais, l'heure était venue d'affronter le P.F., le Pénible Fauché.

4

Elle eut envie d'éternuer. Premier signe de vie, comme une rose pousse de sous un tas de fumier. Madeleine renonça à se passer l'index sous le nez, afin de ne pas donner l'impression de provoquer la foule. Oui, on la tondait, comme tant d'autres déjà depuis le départ des Boches.

Non, on ne lui arracherait pas le cœur, on préférerait la laisser vivre avec ce poids-là, avec cette vérité-là, qui pendait désormais autour de son cou : Je suis une pute à SS.

Myrtille avait cessé de pleurer et leur ancienne collègue de se débattre. Toutes les deux avaient décidé d'imiter Madeleine dans son renoncement aux choses du monde, dans son indifférence au sort que les résistants du 26 août lui réservaient : insultes, morve, coups, visages déformés par la haine...

Aux pieds des femmes, sur cette estrade montée à la va-vite, un pêle-mêle de cheveux roux, blonds et gris, un amoncellement baroque que l'on brûlerait au milieu de ces gens hirsutes, dans quelques minutes, tandis que leurs trois propriétaires repartiraient à pied, frappées, souillées, laminées, en faisant balancer sous leur tête chauve cette pancarte de bois comme une scie attaquant leur dignité.

Ce fut la dernière fois que Madeleine vit ses deux codétenues. Chacune prit une direction différente pour pénétrer, ainsi, dans les entrailles de leur avenir.

5

Mélanie eut le temps de lire en diagonale deux manuscrits – *Le Jour des Hirondelles* et *On a trottiné sur la Lune* – et de leur faire rejoindre sans regrets la pile destinée à la benne.

Toujours personne. L'inénarrable P.F. dérogeait à ses habitudes : il était en retard. Patrick Fachard, alias P.F. pour « le Pénible Fauché » comme Mélanie Derémy le surnommait en secret, était aussi ponctuel que pénible. C'est dire.

Déjà 14 heures 20. Monsieur Hersent également absent, Mélanie se dit qu'il s'était octroyé un café au Flore par cette belle après-midi d'automne, et qu'il avait décidé de faire patienter Patrick Fachard en sa compagnie à elle, sans doute dans l'espoir qu'une solution jaillisse de cette rencontre. Mélanie soupira. Il lui était parfois insupportable d'être si indispensable.

Il faut dire que Patrick Fachard n'usurpait aucunement son surnom. Depuis son premier et unique succès en librairie, Patrick avait perdu l'inspiration mais pas sa foi inébranlable en lui-même. Si la foi en soi était du chiendent, quiconque visitant, ébahi, l'esprit de Patrick Fachard découvrirait de vastes continents, entièrement verts de ce vert de l'espoir qui ne le quittait jamais. La maison d'édition Hersent-Rousseau qui avait fait sa gloire passée, et qui, bon an mal an, écoulait

encore quelques exemplaires de son œuvre météore, le voyait débarquer régulièrement, le génie écumant aux lèvres, comme impatient de l'offrir à un public bouche bée et prêt à le recevoir comme une communion. Seulement, chez Patrick, le génie était aussi soluble que le sucre du café que Hersent buvait en l'écoutant sagement. Ce qui avait pour conséquence qu'à la fin de l'entretien, l'idée qui devait tout remettre à plat, qui était vendue comme le concept innovant que les Belles Lettres attendaient depuis des siècles, cette idée, l'Idée, l'Alpha et l'Oméga de toute littérature, se réduisait à un vulgaire ersatz de projet sans lendemain. Mais Monsieur Hersent répétait à l'envi que là où le génie avait fait une fois son nid, nul ne pouvait prédire que l'on ne l'y recroiserait pas. Or le génie avait fait son nid, une fois, une unique fois, dans l'esprit sidérant de suffisance et de confiance mêlées de Patrick Fachard. Il fallait donc attendre et, parfois, faire quelque avance sur les prochaines ventes afin de contenter le banquier de Monsieur Fachard qui, lui, restait assez fermé à toute construction intellectuelle reposant sur la notion abstraite de génie.

Le P.F., le Pénible Fauché, voilà le sujet qu'il devrait se choisir, se dit Mélanie. Sa vie trépidante entre une page désespérément blanche, ses supplications récurrentes pour quelques zéros à la suite d'un chiffre supérieur à quatre au minimum ou encore ses sempiternels débuts promis aux plus hautes instances, tout cela, Mélanie en était convaincue, ferait un tabac.

La porte s'ouvrit alors dans un grand fracas. La jeune secrétaire sursauta et ses jolies mèches rousses rebondirent comme des coulées de lave sur ses épaules.

- Mais pourquoi, Diable ! votre personnage partirait-il visiter Kaboul ?
- Le tourisme de guerre, Monsieur, le tourisme de guerre ! s'exclama Patrick Fachard en emboîtant le pas à son éditeur. Ah ! Bonjour Mélanie ! J'ai un projet formidable !
- Je n'en doute pas, sourit la jeune femme ébouriffée. Mais avez-vous déjà bouclé votre biographie fictive du plus jeune narco-trafiquant hondurien ?
- Heu... Non... J'ai... j'ai eu une meilleure idée ! Là, Monsieur Hersent, je tiens quelque chose ! Kaboul, je dois aller à Kaboul !

- Kaboul... fit Monsieur Hersent en levant les yeux au ciel. Il est maboule, il est maboule...
- Et j'aurais besoin d'une avance pour organiser le voyage, enchaina Patrick Fachard sans la moindre vergogne.
- Une avance pour aller vous faire tuer, oui !

Les esprits Mélanie Derémy et René Hersent furent alors traversés par la même flèche. Ils se regardèrent une seconde. Monsieur Hersent porta ensuite son regard affairé sur Patrick Fachard. Il finit par dire :

- Mélanie, mon chéquier.

Mélanie s'exécuta sur le champ et, à même le bureau, Monsieur Hersent griffonna nerveusement un chèque à l'adresse de Patrick Fachard. Il le lui tendit d'un geste mi-las, mi-généreux et l'auteur de *Par une nuit bourguignonne* ouvrit de grands yeux en découvrant le montant.

- Allez-y, mon vieux, allez-y. Kaboul et la gloire vous attendent.

Patrick Fachard ne demanda pas son reste et quitta son éditeur avec les plus grandes marques de déférence possibles. Lorsqu'il fut sorti, Monsieur Hersent se tourna vers Mélanie :

- Soit je viens de perdre cinq mille euros, soit je m'apprête à devenir l'éditeur le plus malheureux du monde devant la perte inestimable de son plus superbe auteur. Et, évidemment, pour me consoler, je n'aurai plus qu'à ressortir son unique succès mais dans une version enrichie et inédite – nous trouverons bien quelques plumes innocentes pour écrire à la manière de, hein, balaya-t-il d'un revers de la main qui fit froid dans le dos à Mélanie. Je serai alors largement remboursé. Enfin... Nous verrons, conclut-il en redevenant le bon Monsieur Hersent que Mélanie avait toujours connu. Dans tous les cas, nous avons la paix pendant quelques semaines.

Monsieur Hersent et sa secrétaire rirent de bon cœur.

- Mais... C'est risqué quand même, Kaboul... fit remarquer Mélanie au bout d'un moment.
- Ne vous inquiétez pas, il n'ira pas, trancha Hersent. C'est un lâche et, comme tous les lâches, il va se terrer dans Paris, attendre que ça passe. Il règlera sans doute quelques dettes grâce à cette dernière avance. Et s'il lui reste quelque argent, vu qu'il est allergique à Internet, il ira peut-être acheter des

bouquins sur Kaboul, comme ça, pour se renseigner. Et qui sait ? Peut-être se sentira-t-il obligé de nous pondre un second bon roman ? Bref... Je dois passer à l'imprimerie, je vous laisse fermer la boutique. N'hésitez pas à m'appeler.

Mélanie passa ses deux dernières heures de travail à parcourir les manuscrits en attente, sans grande illusion, puis, au septième pli, son attention fut attirée par le soin apporté à l'écriture de l'adresse. Une ondulation d'un autre temps, des boucles réelles et achevées, pas juste des allusions comme dans les écritures modernes. Mais, ce qui la frappa plus encore fut cette dédicace portée à son triste sort : « à l'attention de la secrétaire en charge du tri. »

6

Ils ont un peu traîné mais ils sont arrivés. On dit qu'ils sont au moins trois cents sur l'île et qu'ils occupent déjà le Phare du Stiff. La France est vaincue et ils lorgnent maintenant sur l'Angleterre. Madeleine était inquiète.

- Enfin... Regarde, maman !

Madame Suzanne Le Karec, mère de Madeleine, tente de la rassurer en tirant d'un coup sec les rideaux de la cuisine :

- Ne t'inquiète pas, Ouessant en a vu d'autres. Et il faut faire confiance à Pétain. Il nous a sauvés à Verdun, il saura parler à Hitler et je suis sûre que ses soldats quitteront l'île avant la Noël.

Madeleine, bientôt majeure, n'est guère rassurée. Si les Allemands ont décidé de camper ici pour défier l'Angleterre, ce n'est pas un vieillard, fut-il maréchal, qui va pouvoir leur faire barrage.

- Tu as sans doute raison, maman, dit-elle en sortant dans la cour, autant pour se donner du courage que pour couper court.

Car l'heure n'est pas aux discussions politiques, il faut aller traire les vaches pour vendre le lait au marché et, avec ces circonstances, il faudra sans doute être prudente. Sa marchandise, à l'aller, et son pécule, au retour, pourraient alimenter les convoitises. Sa mère a suivi sa pensée :

- Et ne t'inquiète pas, je t'accompagnerai au marché.

Louable attention que l'état de sa cheville, fortement enflée depuis une chute quelques jours plus tôt, rendait utopique. Depuis le

début de la présence allemande – Mon Dieu ! Déjà un mois et demi ! – mère et fille allaient ensemble faire le marché et vendre le fruit de leur dur labeur. Mais en ce samedi matin, Madeleine doit se résoudre à travailler seule, sans la présence rassurante de sa mère.

- Non, maman, le docteur a dit que tu devais éviter les déplacements inutiles. Ne t'inquiète pas, dit-elle à son tour, ça... va aller.

Madeleine préféra ne pas préciser que pour ce périple en attelage, elle aurait à portée de main le fusil de son père. Elle ne savait pas s'en servir, son père avait succombé au gaz des tranchées avant qu'elle ne fût en âge de prendre sa première leçon, mais elle saurait en faire un instrument de dissuasion. Elle n'ignorait pas que les Allemands avaient exigé que toutes les armes leur fussent déposées, ni qu'ils se réservaient le droit de procéder à des fouilles sauvages et aléatoires des habitations, mais ce long canon constituait, pour elle et sa mère, leur seule défense, si illusoire qu'elle parût, face à l'envahisseur. Les risques étaient connus, on commençait à entendre de drôles histoires venir du Conquet, mais il était impossible de se faire dépouiller sans opposer de résistance.

Lorsque Madeleine eut chargé le lait et les victuailles, elle fit un dernier signe de la main à sa mère blessée. Elle ignorait qu'en ce 17 août 1940, ses yeux verts se posaient sur cette femme pour la dernière fois. Sa longue chevelure auburn dessina comme une traînée de poudre à canon sur le chemin de terre menant au marché.

7

Alors que Mélanie se saisissait du coupe-papiers, qui avait défloré tant et tant d'enveloppes, le téléphone sonna. Ce roman, qui lui était pour ainsi dire personnellement destiné, attendrait donc encore un peu avant d'être dégusté.

- Éditions Hersent-Rousseau, bonjour ! dit Mélanie en regrettant ce contre-temps.

A l'autre bout du fil, Adélie, sa meilleure amie :

- Salut, ma grande ! Je suis dans un Uber, je passe te prendre au bureau ?

Adélie était coutumière du fait. Mélanie sourit et se cala dans son fauteuil.

Son amie travaillait dans une maison d'édition concurrente à la sienne et y occupait un emploi similaire au sien, mais une grande différence les séparait : Adélie n'était pas la seule membre du comité de lecture. Son rythme de travail était, de fait, tout autre. Quand Mélanie devait composer seule avec cette pile difforme reçue chaque jour, Adélie, elle, animait une réunion, en fin de semaine, lors de laquelle elle distribuait à chacun de ses quatre collaborateurs son lot de lecture du week-end. Charge à chacun de faire un tri et de proposer, éventuellement, une *short list* le lundi.

Si leurs modes de fonctionnement différaient, les deux amies avaient, en revanche, des goûts littéraires très proches. Il n'était pas rare qu'un auteur envoie son travail à plusieurs maisons, dont les leurs, et qu'Adélie et Mélanie, autour d'une tequila, en viennent à l'évoquer, quels que soient les termes que l'une ou l'autre maison propose à l'heureux candidat.

Elles s'étaient rencontrées à l'occasion d'un salon du livre deux ans plus tôt et avaient rapidement sympathisé. Même âge, même milieu professionnel... mais la comparaison s'arrêtait là. Adélie était l'une de ces grandes blondes dynamiques, aux talons et cheveux longs, toujours connectée, engagée politiquement en fonction des vents et, surtout farouche citadine – en un mot *hype*. Franchir la Porte d'Auteuil et risquer de se perdre dans les rues de Boulogne-Billancourt ou, pire, de Versailles, constituaient ses pires cauchemars. À sa manière, elle était un chat d'appartement, languissamment étendu sur le rebord d'une fenêtre et portant sur les toits alentours un regard plein d'envie, parfois, et d'indifférence, la majeure partie du temps. L'été, lorsque les Parisiens fuyaient les Chinois friqués et les provinciaux fauchés pour aller se regrouper sur les bords de l'Atlantique, de la Méditerranée ou des Maldives, Adélie, elle, lunettes de soleil triomphantes sur le nez, arpentait les bords de Seine puis lézardait avec la plèbe banlieusarde de Paris Plage. Lorsque sa peau était suffisamment enrichie de ce bronzage qui n'aurait rien à envier, la rentrée venue, à celui des autres continents, il lui était loisible d'aller se rafraîchir au Louvre ou au Quai Branly.

Il lui avait fallu attendre sa rencontre avec Mélanie pour conscientiser son problème, sa phobie. Sans qu'elle s'en rende compte, les murs de Paris étaient devenus ceux d'une cellule et les barres d'immeubles de la Défense de beaux barreaux brillants.

- Ma psy dirait que ton prénom est un indice, lui avait fait remarquer Mélanie un soir, dans un bar de Pigalle après que

Adélie lui a confié n'avoir jamais quitté Paris et connaître, secrètement, une peur panique de ne jamais y parvenir.

- Ah bon ?
- Si tes parents t'ont appelée Adélie, j'imagine que c'est en rapport avec la fameuse Terre Adélie et leurs voyages dont tu m'as parlé, non ?
- Oui...

Les parents d'Adélie s'étaient rencontrés au milieu des glaces de l'Antarctique, lui explorateur en perdition, elle chercheuse en mission. Aventure et science avaient bien vite perdu de leur intérêt face ce coup de foudre qui fit fondre les icebergs. Ils avaient entamé un tour du monde – puis un second – et Madame avait fait escale chez ses parents, à Paris, pour y déposer une petite fille née au Honduras, avant de retrouver Monsieur sur les routes d'un monde trop petit à trois. Adélie n'avait guère eu d'échanges avec ses parents qui vivaient d'expédients et d'eau fraîche. Avec l'avènement de l'Internet, quelques moments en vidéo avec eux avaient embelli l'adolescence de la jeune Parisienne ; les livres, comme les planches d'un radeau dérivant sur les mers que traversaient ces parents en garnison, étaient vite devenus des parents de substitution.

Aujourd'hui ? Séparés. Madame vit à Papeete où elle développe la culture florissante de la perle et Monsieur organise des safaris photos en Afrique subsaharienne. Leur couple, après avoir contribué à rapprocher les continents, semblait désormais avoir besoin d'être séparé par les océans. Telles avaient été les explications qu'Adélie avait livrées à Mélanie, un soir, peu de temps après leur rencontre. Pigalle et ses ambiances tamisées avaient ravivé, dans l'esprit de Mélanie, ces souvenirs d'une rencontre et d'une vie de parents pas comme les autres. Elle en aurait presque oublié sa propre histoire.

- Et tu ne crois pas que si Paris est pour toi le seul refuge possible, il y a peut-être un lien avec... cet abandon ?

Adélie, comme frappée par la grâce, n'avait pas même relevé que son amie consultait une psy. Ses yeux s'étaient embués avant de se fermer

Mélanie, elle, était née à Paris et ne refusait ni le voyage, ni la découverte. Un goût sans doute hérité des gènes ouessantins de sa mère. Elle conservait également de cette femme un certain bon sens paysan, ce genre de bon sens qui fait dire à voix haute à un ami, le plus

naturellement du monde, l'évidence que celui-ci se refuse à voir depuis des années.

Malgré leurs différences, Mélanie et Adélie aimaient à se retrouver, s'accompagnant dans les boutiques de fripes favorites de la première comme dans les magasins de grandes marques de la seconde. Mélanie n'aurait jamais échangé ses tennis contre la moindre paire de talons de son amie, absolument impraticable dans le métro quand il lui faut courir, ni même troqué son fond de teint de grande surface contre les crèmes dont les publicités inondaient, justement, les couloirs du métro. C'est entendu. Elle ne dédaignait pas prendre soin d'elle, au travers d'un maquillage discret et de coupes de cheveux soignées, mais elle ne dépenserait jamais les sommes indécentes que dépensait Adélie en cosmétiques et autres lotions capillaires.

Elles avaient donc beau être aux antipodes l'une de l'autre, et Mélanie avait beau avoir encore beaucoup de travail, elle n'hésita pas une seconde lorsque son amie lui proposa de la retrouver. Elle se hâta de fourrer quelques manuscrits dans son sac, dont celui adressé à la secrétaire qu'elle était, avant de fermer portes et fenêtres. Puis elle dévala quatre à quatre les escaliers comme une adolescente un samedi soir. Un SUV de couleur rouge, avec à l'arrière Adélie, patientait sur la place livraisons. Un grand garçon en costume noir se tenait devant.

Il ouvrit glamment la portière et Mélanie, en s'engouffrant dans cette carrosserie rutilante, ne s'aperçut pas de l'effet qu'elle produisit sur le jeune homme. Ses longs cheveux auburn et ses yeux verts perçants semblèrent le séduire.

8

– Was wirst du mir heute geben, Fraulein ?¹

Le marché touchait à sa fin et, malgré les événements, la recette avait été semblable à celle d'un samedi ordinaire, un samedi *d'avant*, comme si les clients voyaient en cette présence étrangère une simple visite passagère. Il ne restait à Madeleine que trois œufs et deux litres de

1

lait qui serviraient de base au prochain repas qu'elle partagerait avec sa mère. Pensait-elle.

Puis il y eut cette voix d'outre-Rhin, grave, profonde et forte de ces accents narquois que la victoire rapporte dans ses filets. Sans relever les yeux de son étale, courbée comme une victime, Madeleine répondit :

- Je ne parle pas allemand, Monsieur.

Madeleine vit alors deux mains puissantes se poser, doigts écartés, sur sa fragile table. Elle sentit un souffle chaud s'abattre sur son crâne lorsque son interlocuteur répliqua lentement :

- Il va falloir apprendre, Fraulein. Nous sommes ici pour mille ans, au moins !

La main droite de l'homme quitta alors la planche de bois posée en équilibre sur deux tréteaux et se saisit d'un des trois œufs restants.

- Regarde-moi, Fraulein ! hurla l'Allemand.

Madeleine releva la tête et découvrit un jeune officier au regard bleu acier. Sa croix de guerre, arborée fièrement sur la poche gauche de son veston, semblait aussi neuve que son uniforme noir. Sa cravate sombre présentait un nœud saillant, au centre d'un col lisse comme une mer d'huile. Madeleine, face à cet homme plein d'assurance, fut traversée d'un frisson lorsqu'elle aperçut une tête de mort argentée au-dessus de la visière de sa casquette. Quel genre d'hommes pouvait bien afficher un tel symbole avec le sourire ? se demanda-t-elle.

Elle qui, en septembre dernier, lors de la déclaration de guerre, s'était crue à l'abri du conflit, si loin de Paris, sur son île d'Ouessant battue par les vents, comprit qu'elle aurait à y faire face. L'officier, tout en broyant Madeleine du regard, étira lentement un sourire sardonique et leva sa main droite entre son visage et celui de la jeune marchande.

Dans son poing, il écrasa l'œuf et, tandis que le jaune et le blanc coulaient en une cascade macabre, Madeleine eut un haut-le-cœur.

- La France est vaincue comme cet œuf, Fraulein, fit l'officier dans un large sourire. Donc je vous donne un conseil : apprenez l'Allemand !

Sans autre forme de procès, il arracha la serviette que Madeleine avait nouée autour de sa taille, ce qui obligea la jeune fille à se retenir à sa table de fortune pour ne pas tomber, et il s'essuya la main droite avant de laisser tomber le bout de chiffon et de partir, en riant grassement, en

direction du port. Madeleine resta bouche ouverte, violentée, l'estomac noué d'un nœud qu'elle n'avait jamais connu auparavant.

Quelques instants plus tard, une connaissance de l'île, Yann, s'approcha de Madeleine tremblante et lui dit : « J'ai vu ce qu'il t'a fait. Sois sage, il peut te faire beaucoup de mal. » Puis le jeune homme repartit comme il était venu, laissant Madeleine désespérée.

9

- Un verre sur les Champs ! Adélie aurait-elle eu une promotion ?
- Oui... La dernière publication a été un succès et... C'est moi qui l'ai défendue. Alors, copine, ça se fête !

En attendant la fête, c'étaient les bouchons de la fin de journée. L'habitable reluisant faisait passer le temps agréablement. Un léger fond sonore alimentait ce bien-être. De la flûte de pan. Mélanie était surprise qu'Adélie tolère cette ambiance musicale qui les portait si loin de Paris, sur des rives qu'elle ne foulerait jamais. La conversation se poursuivait, aussi futile que profonde comme peut l'être une conversation de fin de journée. Toute à ces mots qui réchauffent et à sa joie de retrouver Adélie, Mélanie ne s'était pas concentrée sur leur chauffeur. Mais au moment où l'on évoquait une connaissance commune qui avait accepté la demande en mariage de son mec – oh ! La conne ! S'enfermer si jeune ! avait pouffé Adélie – Mélanie échangea un regard entendu avec celui qui conduisait sans à-coups et qui était alors quasiment à l'arrêt. Le rétroviseur central vola cet instant où leurs yeux se rencontrèrent.

Il était plutôt bel homme. Glabre, d'après le profil qu'il pouvait lui offrir, un visage juvénile bien que mûri par une ossature adulte, des pommettes saillantes, une bouche brillante et des yeux... doux comme la crème de marron qui y nageait. Les cheveux noir corbeau rendus luisants par le gel mettaient en valeur la noisette de son iris.

Le frisson qu'elle ressentit face à cet homme n'eut d'égal que celui qui suivit. Là, collée au pare-soleil fermé, une miniature très joliment faite. Il s'agissait d'un coucher de soleil vue depuis une falaise. Le bleu de l'océan était grignoté par le rouge de l'astre qui s'y reflétait et les vagues muettes étaient les témoins discrets de cette union vespérale. Au premier plan, une terre sauvage et sèche, parcourue de pierre minuscules sur un tapis qui avait été jadis vert, si l'on en croyait ces promesses de touffes peintes aux deux extrémités.

- Tu m'écoutes, Mél ? fit Adélie. Et tu sais que...

- C'est vous qui avez peint cette aquarelle ? demanda Mélanie au chauffeur.

Celui-ci fut surpris que sa passagère lui adressât la parole mais il répondit dans un sourire et avec un bel accent germanique :

- Non, Fraul..., pardon, Mademoiselle, ce n'est pas moi mais je l'apprécie beaucoup.
- Frantz est étudiant aux Beaux-Arts, intervint Adélie. Il arrondit ses fins de mois en faisant quelques courses.
- Ah... Vous vous connaissez ? demanda Mélanie.
- Oui... Je fais appel à ses... services de temps en temps.

Un silence se fit dans la voiture désormais à l'arrêt. Les piétons, sur les trottoirs de chaque côté, marchaient droit devant eux, avec ou sans sac, mais presque toujours au téléphone. Les phrases qui se croisaient ainsi dans la rue, sans interlocuteurs physiques pour y répondre, devaient donner lieu à des échanges surréalistes et, si l'on prenait un jour la peine de les fixer dans les pages d'un roman ou d'une pièce de théâtre, voici qui serait riche, se dit Mélanie dans un réflexe d'éditrice en herbe. Aucun pli, parmi ceux qu'elle n'avait pas condamnés à la benne avant même de les lire, n'avait exploré ce langage-là. Ce serait une idée.

- Bref... reprit Adélie, de toute façon, nous arrivons bientôt. Frantz ? Tu peux nous laisser ici ?
- Oui, bien sûr.
- Vas-y, Mél, je te rejoins.

Mélanie salua Frantz d'un sourire courtois et sortit du SUV. Adélie sortit, elle, un billet de cinquante euros.

- Tiens, pour la course. Garde la monnaie. Et ça... ajouta-t-elle en griffonnant quelque chose sur un bout d'enveloppe, c'est pour toi.

10

L'attelage était prêt à quitter le marché d'Ouessant. Gavroche, le vieux cheval de la famille Le Karec, était, lui, prêt à retrouver son pré avec vue sur l'océan. Madeleine avait placé la recette du jour dans la poche intérieure de sa blouse et elle avait pris soin de la refermer.

L'incident avec l'officier l'avait affectée mais, très vite, elle avait retrouvé cette détermination qui la caractérisait. Elle refusait de se laisser impressionner par un jeune loup tout à sa fierté d'avoir envahi

avec sa meute un pays en quelques semaines. La vie continuait, il *fallait* faire face et, tout en restant prudente, ne pas s'avouer vaincue. Elle ne serait jamais cet œuf qu'il avait écrasé, galvanisé par cette toute puissance qui gonflait son torse médaillé. Ou alors, se dit-elle, elle serait la coquille broyée aux bords tranchants qui vient se planter dans la paume de l'agresseur pour lui laisser, à vie, une cicatrice.

Alors qu'elle s'apprêtait à prendre place aux commandes, Madeleine entendit comme un coup de feu. Instinctivement, elle plaça ses mains sur le col de Gavroche pour éviter qu'il ne prenne peur et ne s'enfuie loin d'elle... avec son fusil. Mais Gavroche, déjà vieux et sans doute sourd, n'avait pas bougé d'un poil. Madeleine recula d'un pas et inspecta les environs. Elle découvrit alors Loïck, le frère de Yann qui l'avait mise en garde un peu plus tôt. Cet ancien camarade de classe qui aidait désormais son père dans la cordonnerie familiale courait vers elle. Il tenait un pistolet à la main ! C'était donc bien un coup de feu ! Elle était la dernière à quitter la place du village, il était passé midi et, bien malgré elle, Loïck la plaçait en position de complice en courant ainsi droit sur elle ! Des riverains, tapis derrière leurs fenêtres, avaient-ils entendu la détonation et les voyaient-ils, déjà, à quelques mètres l'un de l'autre ? Si oui, la rumeur ne tarderait pas à enfler que la fille Le Karec était dans le coup et les Allemands l'apprendraient tout aussi vite. Elle décida de ne pas bouger, c'était encore la meilleure alternative. Peut-être que Loïck passerait près d'elle sans même se soucier de sa présence.

Non. Le jeune homme, hors d'haleine, se planta devant Madeleine et lui balança :

- Ne reste pas là ! Ils vont arriver ! Viens avec moi ! Marcel va nous aider !

Sans lui laisser le temps de répondre, ce garçon dont elle avait été proche l'été de ses quinze ans, la prit par la main et ensemble ils se ruèrent vers le port. Il est parfois des situations où la peur court plus vite que la raison. Mais une étincelle jaillit tout de même dans l'esprit anesthésié de Madeleine.

- Attends ! cria-t-elle.

Elle s'arrêta, sembla hésiter un instant puis rebroussa chemin vers l'attelage. Elle se saisit du fusil de son père et de la couverture qui le cachait. Elle prit une grande inspiration et dit :

- Maintenant. Je te suis.

Dans le même temps, sur la plage qu'avait prise pour cible Loïck deux minutes plus tôt, deux soldats en faction continuaient tranquillement leur tour de garde, l'attention tournée vers le ciel anglais et non vers cette terre française déjà conquise. Lors du tir manqué – la balle avait fini dans l'eau à près de dix mètres d'eux – l'un des soldats s'était arrêté de marcher et avait dit :

- Hast du auch gehört ?
- Nein... Was ?

Après un instant, ils reprirent leur marche et le premier conclut :

- Das Geräusch kommt wahrscheinlich vom Meer heraus ! ²

Madeleine et Loïk étaient convaincus, les pauvres, d'être poursuivis. Ils commencèrent donc leur guerre sur un malentendu.

11

Le verre s'était transformé en *tequila party* entres copines et les Champs-Élysées en ruelles populaires.

- Puisque nous ne pourrons pas toutes être là pour ton anniversaire... avait expliqué Adélie lorsque Mélanie avait découvert, attablées, ses deux autres plus proches amies.
- Quelle idée aussi d'être née un 11 novembre ! avait ri Nade, la prof d'histoire-géo atterrie en banlieue. Bref, un mois avant, on était toutes les trois dispo !

Les années lycée avaient été convoquées puis dévoilées à Adélie, l'amie la plus récente.

- Ainsi donc... Tu n'aimais pas la littérature ! Petite cachottière, va !
- Non, elle, développa Virginie, c'était l'art plastique son kiff ! Elle a même tout déchiré au bac !

Mélanie essaya de refréner ces élans biographiques mais elle fut bien obligée de reconnaître que si elle n'avait pas obéi à son père, qui voyait en elle une écrivaine de génie pour Dieu sait quelle raison obscure, elle n'aurait jamais étudié les Lettres, et encore moins jusqu'à soutenir une thèse sur la question du lien entre vérité et absence dans

² – Tu as entendu ?

– Non... Quoi ?

– Rien... ça doit venir de la mer.

l'œuvre de Romain Gary, mais elle aurait tenté, et sans doute réussi, appuya Virginie, les Beaux-Arts.

- Mais bon, la vie est ainsi faite, on ne choisit pas, conclut-elle sans réussir à masquer son amertume derrière le verre qu'elle porta à ses lèvres.
- Je savais que tu aimais la peinture mais pas au point de vouloir en faire ton métier ! manqua de s'étouffer Adélie.
Elle en but cul sec sa tequila en ouvrant de grands yeux ronds.
- Moi, même avec un physique si avantageux, reprit-elle en désignant ses courbes dans un sourire flatteur, la littérature a toujours été un choix. C'est vrai, quoi, on imagine plus ce corps de rêve dans les pages d'un magazine de mode ou dans un défilé qu'assis à lire des manuscrits, non ?
- C'est vrai, admit Nade, on peut même parler de gâchis !
- Je n'aurais pas dit mieux !
Et elles se tapèrent dans la main en riant.

La soirée se poursuivit, les tequilas et les tapas vinrent accompagner les anecdotes de travail – on ne soupçonne pas le romanesque tapi quotidiennement dans une salle des profs, fit remarquer Nade – avant d'évoquer ces solitudes contemporaines qui, lentement mais sûrement, conduisaient les quatre amies vers un célibat durable pour toute la décennie à venir – Non, jugea, péremptoire, Virginie, les *sex friends*, ça ne compte pas !

- Eh oui, les filles, conclut Mélanie, on vieillit et on a raté un train. À Adélie et moi, les manuscrits, à Nade les copies et à Virginie... Heu...
- L'interim, tu peux le dire, ça s'appelle comme ça ! Après quatre échecs au CAPES, on appelle ma vie professionnelle l'interim ! Tu me diras, c'est aussi le petit nom que je donne à ma vie sexuelle, donc bon !

Lorsque l'on aborda la question de l'heure décente, c'est-à-dire celle où l'on hésite entre rentrer chez soi pour se ressourcer en vue du travail du lendemain ou se déhancher, enfiévré, sur quelque *dance floor* en quête d'un partenaire temporaire, Adélie, grand seigneur, décréta qu'elle commandait un nouvel Uber – Frantz avait fini sa tournée,

constata-t-elle, amère, en interrogeant son smartphone – et, pour une petite fortune, annonça qu'elle ferait déposer ses amies une à une.

- Ça va, dit-elle, je préfère payer ma tournée que provoquer une tournante !
- Adélie ! hurla Mélanie, horrifiée

Les courses se succédèrent, dans une ambiance bon enfant – la banlieue, c'est beau, la nuit, fut la phrase d'une banalité horrifiante qui provoqua un fou-rire que seule la fatigue expliquait – et lorsque la voiture se gara en bas de chez Mélanie, celle-ci enserra son amie à lui en faire mal puis sortit. Lorsqu'elle fut sur le trottoir, la vitre se baissa :

- Et embrasse Romain pour moi !

Romain. Mélanie blêmit.

- Oh putain ! J'ai oublié Romain !

12

Les rafales de vent violentes, en ce début d'après-midi, faisaient monter très haut la barque dans laquelle Madeleine et Loïck s'apprêtaient à prendre place et, presque aussitôt, la faisaient disparaître, comme avalée par un monstre fait de roches et d'écume.

- Mon père me lisait *L'Odyssée* quand j'étais gamin, cria Marcel, par-dessus le bruit des vagues, aux deux grands dadais devant lui.

Face au silence des deux jeunes téméraires, le vieux loup de mer, qui connaissait l'île comme sa poche et avait fait de ce port abandonné son repaire de pêche, poursuivit sur sa lancée :

- Et j'aimais bien quand Ulysse affrontait Charybde et Scylla, les deux monstres marins. Je me disais que nous aussi, à notre manière, on faisait comme Ulysse les jours de grands vents.

Puis il ajouta pour lui-même, conscient qu'aucun mot ne toucherait ni n'influencerait ces deux jeunes dans leur entreprise suicidaire :

- Mais bon, ça reste de la littérature, hein...

Quand il avait vu débarquer au port d'Arlan le fils du cordonnier et la fille de la fermière, la veuve du bout de l'île, il avait tout de suite compris que les ennuis les suivraient aussi vite que des balles allemandes. Puis Loïck avait expliqué, dès qu'ils furent assis et cachés

dans une cavité naturelle à flanc de falaise, vouloir rejoindre le continent car il n'avait pas supporté de voir ces deux Allemands défiler fièrement sur la plage et avait agi. L'action, répéta-t-il, l'action ! Il faut de l'action !

- Pour moi, la guerre n'est pas finie !

À sa ceinture, un Luger, sans doute emprunté à son père. Il voulait poursuivre la guerre, sa guerre. Marcel soupira.

- Oui, t'as fait une connerie, mon grand. Moi aussi, j'en ai tué en Flandres et à Verdun... Mais je n'étais pas tout seul et mon pays n'avait pas signé l'armistice... Et elle ? ajouta le vieil homme, en désignant Madeleine du menton, face au silence de Loïck.

Loïck n'osait pas avouer qu'en découvrant Madeleine seule sur cette place, il avait été comme saisi d'un vertige, celui du chevalier qui sauve la pucelle des hordes barbares. S'il avait poursuivi sa route sans elle, il savait qu'il se serait laissé abattre sans résister, abâtardi par sa propre lâcheté.

- Et moi, je ne supporte plus ces regards posés sur nous, rétorqua Madeleine après un silence. Ils nous prennent pour... des œufs tout juste bons à écraser.
- Et ta mère ? s'enquit Marcel. Tu vas la laisser seule pour partir affronter toute une armée avec... un fusil sans balles ? demanda-t-il en désignant la crosse brune qui dépassait de la couverture.
- Mais... Comment savez-vous... ?
- J'ai connu ton père... Il avait ce fusil chez lui pour rassurer ta mère mais il s'était promis de ne plus jamais tirer une seule balle après...

Verdun se perdit dans un sanglot.

- Je ne peux pas rester à Ouessant, aller faire le marché, traire les vaches et regarder les avions passer sans rien faire, objecta après un silence Madeleine. Je... je suis sûre que ma mère comprendra.

Dix minutes plus tard, Marcel, sans illusions quant au sort qui attendait ces doux rêveurs dans une mer si agitée, les aidait à monter à bord de sa barque. En guise d'offrandes à Neptune goguenard, ils emportaient avec eux les vivres ridicules que le vieux marin gardait pour ses rares journées de pêche.

Le continent se situait à vingt-cinq kilomètres d'Ouessant, cette ultime terre d'Europe occidentale avant le sud de l'Angleterre. Du suicide. Si ce chenal aux gouffres infernaux ne les gobait pas, les nazis s'en chargeraient. Seule consolation, seul brise-vagues insignifiant, un gilet de sauvetage de couleur jaune, qui s'était échoué sur cette plage quelques jours plus tôt, et que Marcel avait passé, toujours sans illusions, à la malheureuse Madeleine.

13

Un chantier sens dessus-dessous. La chambre de bonne d'à peine vingt mètres carrés aurait été prise pour un grenier en désordre s'il n'était demeuré, miraculeusement, un semblant d'espace cuisine ainsi qu'un lit naufragé au milieu d'un chaos fait de cadres tombés, de rideaux éventrés... Ambiance post-bataille. Une table encore sur ses quatre pieds présentait piteusement les reliefs d'un petit-déjeuner qui avait été laissé là, de façon inconsidérée, avant la tempête. Le bol s'était fracassé au sol et son émail éparpillé évoquait les éclaboussures de sang sur une scène de crime. Les céréales parsemées sur le bois impuissant de la petite table étaient autant de douilles abandonnées.

Mélanie soupira, regarda avec précaution de droite et de gauche, puis se figea. Le pire se présenta à elle comme un bac à fleurs qui vous tombe sur la tête en allant chercher votre baguette. La vision parut l'assommer et le chambranle de la porte recueillit son corps foudroyé.

— Romain !

Son bureau de poche, qui trônait dans un coin de la pièce et croulait d'ordinaire sous les tubes de peinture et les pinceaux entremêlés, gisait larmoyant. Des rigoles bleues, vertes, rouges s'entrelaçaient pour former un patchwork morbide. Au sol, d'étranges mosaïques étaient nées du goutte à goutte sanguinolent qui s'échappait du bureau martyr. L'œil de Mélanie réussit à les trouver à son goût, comme une rose qui apparaît inopinément de sous les décombres fumants d'un immeuble et dans laquelle un secouriste trouve la force de poursuivre sa besogne. Quelques pinceaux, par miracle, se dressaient encore fièrement dans un ancien bocal à cornichons, rescapé du drame, et semblaient porter sur la scène un regard résigné. Ils attendaient le retour de Mélanie, oublieux des risques de répliques ; on eût dit des vieillards impotents convaincus de l'imminence d'une nouvelle déferlante.

Mélanie laissa tomber son sac à main et soupira une nouvelle fois. Elle ferma les yeux, leur offrit quelques belles images de sa soirée entre copines, puis retrouva le réel et sa caravane d'emmerdes. Elle sentit alors la présence de Romain près d'elle. Ses poils se hérissèrent sur ses bras et ceux de Romain lui chatouillèrent les chevilles.

- Romain... dit-elle en le prenant dans ses bras. Tu es officiellement le chat qui supporte le moins d'être laissé une journée sans croquettes... Mais quand même... ma peinture...

Mélanie commença à ranger, à nettoyer, tandis que Romain, auguste et indifférent, plongeait amoureusement ses babines dans sa gamelle à débordement. Elle n'ôta toutefois pas ses rideaux lacérés car, ne possédant ni autre paire ni volets occultants, elle aurait été condamnée à supporter la vue déprimante du toit voisin, ses tuiles cassées, ses cheminées jamais ramonées, et ses gouttières percées que même Romain, en été, dédaignait malgré la présence de nombreux congénères qui s'y pavanaient.

Romain, justement, après avoir englouti ses croquettes sans manifester le moindre signe de reconnaissance, était étendu de tout son long sur le canapé deux places acheté en soldes chez Ikea. Mélanie le remercia d'avoir, pour une raison mystérieuse, épargné ce tissu bon marché car elle se souvenait avoir payé un supplément pour la livraison en raison de l'absence d'ascenseur. Elle refusa d'y voir une quelconque empathie féline et se dit que Romain y passait suffisamment de temps pour ne pas, lui-même, saboter sa couche. Il sembla opiner du museau et referma ses yeux jaunes sur ses lourdes pattes.

- Tu le griffes, je te mords, lui dit-elle en souriant. Mais tu t'en fous, tu dors.

Elle avait retardé le moment de nettoyer la peinture projetée sur le sol. Quel gâchis ! se répétait-elle. Passer la serpillière aurait constitué un second holocauste. Que faire ?

Mélanie choisit finalement de récupérer une des feuilles Canson qui avait reçu les hommages des griffes de Romain et la plaqua telle quelle, fermement, sur la palette accidentellement formée. Elle appuya à s'en faire mal aux poignets. Ses mâchoires contractées et ses yeux grands ouverts auraient pu faire croire à une vulgaire scène de strangulation, mais non. Mélanie se rassurait en se disant qu'elle était en train de créer. Au bout d'un long moment, elle desserra son étreinte et se décida à contempler, dans un premier temps, ses paumes qui criaient

grâce. La peinture avait traversé le papier et sa peau était elle-aussi bariolée, striée de chemins insoupçonnés. Elle retourna délicatement la feuille et, à travers les zébrures félines où la lumière se frayait un passage, elle découvrit ce qu'un pirate aurait pris pour une savante carte au trésor, un psychiatre pour une version colorisée du test de Rorschbach, un ignorant pour une vulgaire tache, et ce qu'elle prit, elle, pour sa première véritable œuvre d'art. Elle la contempla fièrement et décida qu'elle trônerait, dès qu'elle serait sèche, en bonne place dans sa misérable chambre.

Trois coups secs rompirent le charme. Quelqu'un à la porte. Cela ne perturba pas Romain qui s'était rendormi. Mélanie alla ouvrir en prenant soin de ne pas tacher la poignée – car là, il s'agirait véritablement de gâchis, elle ne pourrait exposer sa porte d'entrée.

– Ah. Papa.

Gustave Derémy entra sans qu'on l'y invitât, comme d'habitude.

– Je t'ai appelée toute la soirée, fit-il remarquer en portant un regard dépité sur cette chambre de bonne livrée à la fureur d'un chat.

– Oui, je suis... sortie, balbutia Mélanie, comme prise en faute.

La jeune femme referma la porte et se dirigea vers son père qui, de dos et sous son long pardessus en cachemire, donnait l'impression d'être un général face aux ruines fumantes de sa défaite.

– Je vois, dit-il d'un ton plein d'affection, que ton quotidien est toujours aussi reluisant. Pourquoi ne prends-tu pas un logement plus...

– Convenable ? proposa Mélanie.

– Décent, j'allais dire « décent ». Et ce quartier... Tu gagnes assez quand même, non ?

Certes, Mélanie aurait pu prétendre à mieux. Oh ! Pas les beaux quartiers, non, ou alors juste un placard sous-loué, mais elle aimait cette rue populaire, bigarrée, et si animée. *Vivante*, en un mot. Et, de toutes les manières, que lui fallait-il d'autre qu'un lit, une table et, éventuellement, des sanitaires rien qu'à elle ?

– Tu sais très bien combien je gagne, papa, répondit-elle du tac au tac, puisque c'est toi qui m'as faite embaucher chez Hersent-Rousseau.

Gustave leva les yeux au ciel. Mélanie était persuadée qu'il avait contribué à son embauche simplement parce que Hersent était une de ses vieilles connaissances.

- Je t'ai déjà dit mille fois qu'il a assisté à ta soutenance par je ne sais quel hasard et qu'il a aimé ton travail. Je n'y suis pour rien si tu es douée, ma fille.
- Mouais... tança la jeune femme. J'espère que tu dis vrai, mais avec toi... dit-elle avec ce lourd sous-entendu qui, elle le savait, blessait son père.

Mélanie lui offrit finalement un café, se prépara un thé et ils s'assirent sur le canapé, Romain ayant été délicatement déposé sur le lit de sa maîtresse sans être réveillé.

- Mais bon, continua Gustave, c'est un homme bon.
- Qui ça ? souffla Mélanie sur son thé en fronçant les sourcils.
- Hersent. C'est un homme bon. Très pro à ce qu'on m'en dit.
- Oui... Il m'exploite un peu, fit la jeune femme en portant un regard alourdi de fatigue sur la pile de manuscrits posée à côté de son lit, mais c'est vrai qu'il est... attachant. Et puis, ajouta-t-elle après un silence, à défaut d'attendre que j'écrive des romans, tu sais que je suis entourée de livres...
- C'est sûr...

Mélanie faisait allusion au plus grand regret, a priori, que son père nourrissait à son sujet. Il voyait en elle une écrivaine et la piquait souvent à ce sujet. Tu as un don... Elle avait beau répéter qu'il n'en était rien, qu'écrire la moindre ligne lui paraissait aussi étranger que, pour son père, porter une chemise en polyester et non en soie, il n'en démordait pas. Elle espérait de cette manière, alors que ses yeux commençaient sérieusement à la démanger, l'inviter à lui dévoiler l'objet de sa visite tardive.

La dernière fois que Mélanie avait reçu son père, il y a trois mois environ, il avait mis deux heures à lui exposer le motif de sa venue : passer une semaine avec elle en Sardaigne. Elle avait accepté, elle s'était ennuyée à mourir ; lui travaillant à distance – son journal pouvant difficilement se passer de lui – elle s'interdisant de peindre ou dessiner, de peur de le décevoir. Elle avait donc lu – pour le plaisir, pas pour le travail – quelques romans en retard, les yeux cachés derrière ses lunettes de soleil puis ils étaient rentrés à Paris.

Étant donné qu'elle avait vraiment envie de finir son nettoyage artistique avant d'enfin s'allonger, elle alla aux faits :

- Bref... Que me vaut l'honneur de ta visite ? Un voyage dans les îles grecques à me proposer ?
- Non, dit-il sans la regarder. Juste la présidence de mon journal. J'ai un putain de cancer.

Une grossièreté, dans la bouche de Gustave Derémy, ressemblait à une impossibilité mathématique. Mélanie en fit tomber sa tasse de thé.

14

Il leur fallait atteindre Molène, ce caillou à mi-chemin entre Ouessant et le continent. Là, il n'y aurait pas d'Allemands. Ils pourraient se sécher, se réchauffer et, qui sait, recevoir de l'aide. En attendant, sous leurs fesses frigorifiées, ils sentaient la mer rouler ses bosses, comme des gouffres prêts à les engloutir. Quand ils ouvraient les yeux, ils découvraient des reflets argent pareils aux cent mille lames d'une bête affamée.

Loïck ne parlait plus, il combattait le monstre à grands coups d'aviron. Madeleine, face à lui, se cramponnait au bois de la barque, poli par le sel et les batailles. Ses ongles s'étaient presque fichés dans ce bastingage de fortune tandis que ses yeux, saisis d'effroi, suppliaient son compagnon de ne pas céder devant l'inéluctable – car tout lui semblait perdu. Sa folie d'être partie, de l'avoir suivi, la hantait. Seuls ses muscles, ridicules dans la tempête, la séparaient des fonds marins. On ne les retrouverait jamais, elle le savait. Son corps s'éparpillerait et ses organes seraient partagés dans un festin marin. Elle ferma les yeux et repoussa un haut-le-cœur.

Perdu dans le brouillard, malmené par une succession de vagues qu'il percevait comme scélérates, Loïck, lui, perdait progressivement tout espoir de conserver le cap indiqué par Marcel. Dieu seul savait où ils finiraient. Le fils du cordonnier, en son for intérieur, préférait les profondeurs du chenal aux interrogatoires de la Gestapo. Il livrait bataille depuis ce qu'il lui semblait des heures mais, en cette seconde, tout lui parut vain et il rendit les armes, sous les yeux horrifiés d'une Madeleine depuis longtemps tétanisée. Il arrêta de battre la mer en furie avec ses insignifiants cotons-tiges – ses bras, ses muscles, chaque fibre de son être, tout, de l'intérieur, le consumait dans

d'effroyables douleurs. Sa tête tomba en avant. Le sang de Madeleine stoppa sa course.

Lorsqu'une vague gigantesque apparut tout près d'eux, Loïck posa un œil vaincu sur Madeleine. Celle-ci, juste avant qu'une cathédrale d'eau ne s'abatte sur eux, crut lire sur les lèvres du jeune homme un mot, un seul : « pardon ».

15

Sa première œuvre d'art ne serait pas exposée ce soir-là. L'encre était sèche, Romain endormi et son père reparti. Mélanie aurait pu s'offrir cette menue joie, peut-être même la prendre en photo et l'envoyer à Adélie. Mais non. Six petits mots avaient brisé net l'élan qu'elle tentait de donner à sa vie : « J'ai un putain de cancer. »

L'espace d'une seconde, elle se revit en été, cheveux au vent sur une belle bicyclette, dispersant aux embruns l'insouciance de sa jeunesse... Sur cette route sinueuse du bord de mer, bercée par les phrases secrètes de mouettes inspirées, Mélanie, ce jour-là, s'était sentie aussi libre que belle... Mais, tout à coup, sa chaîne dérailla, elle chute, se blesse, constate que son téléphone n'a plus de batterie et la nuit, tombée comme une larme, masque les beautés volées la seconde d'avant. Les cris des bêtes les plus repoussantes apparaissent alors, comme à l'affût, et assaillent son esprit. L'été perd aussitôt ses chaleurs premières.

De la même manière, ce soir-là, son père avait jeté de l'encre noire sur son avenir qui, la seconde d'avant, s'annonçait multicolore

Ses beaux yeux verts, embués de larmes, étaient désormais grands ouverts ; pourtant, elle ne voyait plus, ne distinguait rien. Sa chambre de bonne lui parut aussi étrangère qu'une chambre de palace. Les phrases que son père lui avait dites, dans la foulée de son aveu morbide, voire macabre, se répétaient à l'envi, se cognaient contre les parois de son âme, comme si elle voulait les y graver avant qu'elles ne disparaissent avec ce corps qui l'avait vu naître :

« Je ne vais pas te mentir, j'en ai, au mieux, pour trois ou quatre mois. Les médecins sont sans appel, c'est une forme particulièrement agressive et aucun traitement ne pourra... Bref, mon objectif est d'atteindre le jour de l'an. Je sais, c'est idiot, mais j'aimerais finir cette décennie. Et mourir en 2020, ce serait un peu comme partir sur une belle note, n'est-ce pas... »

Gustave Derémy s'était alors tu, avait regardé le sol, puis un sourire triste s'était figé sur ses lèvres. Il avait enfin ajouté, comme s'il se parlait à lui-même : « Tu es ma fille unique et j'aimerais te léguer mon journal. Je ne t'aurai pas vu écrivaine de mon vivant – comme à chaque fois que cette obsession jaillissait entre eux, Mélanie avait eu envie de hurler qu'elle n'était pas écrivaine, mais elle avait fermé les yeux et sa bouche, sèche, n'avait pu émettre la moindre protestation – mais au moins tu parleras des livres des autres, c'est bien aussi, tu verras... et... je n'aurai peut-être pas fait... tout cela pour rien. »

Son père s'était ensuite levé et ses mains s'étaient comme enfouies – enfuies – dans les poches de son cachemire. Sur le seuil de cette chambre de bonne, dans un silence supérieurement glacial, il avait conclu : « Bien sûr, je sais que cela est très violent pour toi. Je ne te demande pas de réponse tout de suite. Voilà. Tu as jusqu'au premier janvier. Après... Mes assistants prendront le relais, mais je préférerais que ce soit toi. »

Gustave Derémy était ainsi. Puis il était parti, laissant là un café refroidi, un appartement éventré, un chat endormi et une fille dévastée. Dans les moments charnières d'une vie, chacun réagit comme il le peut. Mélanie, elle, finit machinalement, mécaniquement, de remettre un peu d'ordre autour d'elle avant de s'asseoir, paumes moites tendues sur les cuisses, sur son canapé en solde.

Combien de temps resta-t-elle ainsi, statufiée, silencieuse dans ce réduit sous les toits seulement troublé par les klaxons des noctambules et les ronflements de son colocataire quadrupède ? Une minute ? La nuit ? Le temps lui parut avoir cessé d'exister. Il se limitait à une date symbolique : Noël prochain. Peut-être serait-elle alors également orpheline de ce père toujours loin et pourtant si proche d'elle. Les souvenirs affluent lorsque le futur se brise. Mélanie ferma les yeux.

Il avait orienté sa vie avec conviction, là où elle manquait d'assurance, de force. Après son Bac, elle avait souhaité tenter les Beaux-Arts. Elle s'en était ouverte à lui. Ça avait été *hypokhâgne*, *khâgne* puis l'Université pour un Doctorat. Voyons, ma fille. Puis, bien qu'il se défende de toute intervention, dès le dernier mot de sa soutenance, ça avait été cette offre d'emploi chez son ami Hersent – tu ne peux pas te résoudre à enseigner, lui avait-il si souvent répété pendant ses années de doctorat, tu as d'autres talents que ceux d'un perroquet, tu

es une créative, toi, une écrivaine. Non, papa. Mais si, mais si... Tu verras. Mélanie se demandait depuis longtemps d'où lui venait cette obsession. Sans doute de celle qui avait été sa femme à lui et sa mère à elle. De toute façon, elle n'était pas romancière et ne le serait jamais. Point.

Elle tourna la tête vers Romain roulé en boule. Ses oreilles se trémoussaient comme des radars. Alors, elle revit ce moment où son père avait poussé cette porte avec un chaton dans les bras. Elle avait déjà entamé la longue traversée de son travail de thèse et abordait les rivages d'un plan que son directeur avait déjà par deux fois refusé. Le chaton tigré que Gustave avait lové tout contre lui en souriant était devenu, depuis, une espèce de tigre chatoyant et la thèse était finie.

- Je te présente ton chat. Tu verras, il absorbera gentiment tout ton stress et tu pourras travailler sur Gary avec ce... Romain, tiens, ça lui ira bien comme prénom, avait-il décrété en souriant.

Mélanie sourit nerveusement, se leva en séchant ses larmes et prit Romain endormi sur ses genoux. Il lui fallait lire, s'évader, découvrir un horizon nouveau. C'était vital. Elle se saisit de son sac, prit le premier pli que le hasard lui tendait, reconnut sur l'enveloppe cette écriture si appliquée et sourit de cette dédicace qui lui semblait destinée. « La secrétaire en charge du tri » décacheta l'enveloppe et eut sous les yeux un texte intégralement écrit à la main, dans trois grands cahiers – une première. Le titre lui fit ouvrir de grands yeux ronds – quelle audace ! se dit-elle – et les initiales mystérieuses qui faisaient office de signature les lui firent cligner de surprise : J.R.

16

Floc... Floc... Floc... Ce bruit sec qui se répète régulièrement comme si l'on toquait à une porte. Ouvrir. Il faut ouvrir. Noir. Il fait si noir. Floc... Floc... Floc... Le soleil a comme disparu. Tête. Douleur. Mal. Quelque chose coule sur la tempe droite, lentement, on dirait une colle visqueuse. Floc... Floc... Floc... Et ce vent sur le visage, les cheveux, les mains... Et ce bruit qui vrille les tympans... Un moteur ? Serait-ce un bateau ?

Les idées commencent de nouveau à se frayer un chemin dans l'esprit de Madeleine. Son corps, lui, hurle comme un loup dans les neiges. Floc... Floc... Floc...

Oui, c'est un bateau à moteur en mouvement, elle en est désormais certaine. Elle préfère garder les yeux clos, conserver ce léger avantage sur la situation, avoir l'illusion de maîtriser les événements. Les vagues se fracassent violemment, à intervalles réguliers, sur la proue qui fend l'écume comme une lame. Floc... Floc... Floc...

Et ce froid qui ronge son corps trempé... On dirait des millions d'insectes qui la dévorent et en rient. Où est Loïck ? Elle préfère ne pas y penser. Dans le bruit ambiant, elle perçoit des voix étouffées par les morsures du vent et les aboiements du moteur ; la jeune femme est incapable de percevoir combien de personnes l'entourent, ni même de reconnaître leur langue. Des Français ? Des Allemands ? Et que lui veulent-ils ?

Enfin, le corps recroquevillé de Madeleine sent un changement de vitesse. Le bateau ralentit, les chocs contre les vagues sont plus espacés, le moteur est à l'arrêt. On avance maintenant à la force des bras et l'on est poussés par le vent, comme si l'on accostait discrètement. Bientôt, l'embarcation heurte un obstacle et s'arrête. La côte. Les corps autour de la jeune fermière sont tous debout. Seul le bruit du vent trouble le silence. Quelques pas, infimes, se dessinent à bord, on dirait des enfants qui tréignent. Les voix se font plus distinctes... On chuchote en français :

- Alors cette pêche ? fait une voix en hauteur, peut-être lancée depuis le quai.
- Rien, juste une noyée, chef. À hauteur de Molène, répond une voix rocailleuse à côté de Madeleine.
- Mais pourquoi vous nous l'avez ramenée, bon Dieu ? Vous pensez qu'on n'a pas assez d'emmerdes ?
- Chef... On ne pouvait pas la laisser flotter comme ça... On s'est dit qu'on la laisserait sur le port et que...

C'est le moment que choisit Madeleine pour revenir à la vie en vomissant une grande quantité d'eau de mer.

- Vite ! Sortez-la avant que les Boches ne la voient avec nous ! crie le chef.

Son intervention alerta deux soldats qui patrouillaient, en ce début de nuit, sur le port du Conquet. Les claquements de leurs bottes noires sur le bitume précédèrent les éclats brillants de leurs mitraillettes

qu'ils braquèrent sur Madeleine et son groupe de sauveteurs. Ceux-ci levèrent les mains et baissèrent les yeux, comme des contrebandiers pris sur le fait.

Les deux soldats appelèrent du renfort en aboyant plus qu'en criant et, aussitôt, comme sortis des bittes d'amarrage, quatre autres jeunes Allemands en uniforme mirent en joue ce petit groupe de quatre hommes et une femme mal en point. Deux gaillards la sortirent du bateau. Ils la firent avancer en la soutenant chacun par une épaule. Elle, tête penchée en avant, comme prête à se poser sur l'échafaud, laissait traîner ses pieds sur l'asphalte luisant. A quoi bon lutter ?

17

Il y a fort longtemps, un professeur passionné de culture antique avait dû apprendre à Mélanie, lors de l'un de ces cours de 16 heures où l'on pense plus à sa soirée à venir qu'à noter scrupuleusement un cours sans enjeux, cette idée saugrenue selon laquelle Thanatos et Éros avaient été frères. Elle repensa à eux en poussant sa porte, par l'un de ces mécanismes cérébraux qui agissent aux heures indues de la nuit. Les réunions de famille, entre mort et amour, devaient être sympas, se dit-elle. Elle était devenue, elle, en cette soirée unique, comme le trait d'union improbable entre les deux et n'en revenait toujours pas.

Lorsque Mélanie poussa la porte de cette chambre de bonne abandonnée aux furies d'un chat, le soleil levant traversait les rideaux griffés. Ses rayons frappèrent des pupilles rougies de fatigue. Mélanie en sentit les effets et se dit qu'il ne lui restait qu'une heure théorique de sommeil. Tant pis. Cette nuit valait bien ce sacrifice.

Romain n'avait pas bougé une patte. Il était toujours sur ce canapé Ikea où elle l'avait déposé dès lors qu'elle avait accepté cette invitation.

Sa première œuvre d'art digne d'être exposée avait fini de sécher et attendait impatiente son mur d'affectation. Mélanie se saisit du seul cadre à sa disposition, en ôta son diplôme de doctorat qu'elle délaissa sur une chaise, et y installa cette constellation de planètes multicolores qui, sur ce fond blanc des origines, offrait au spectateur un chant profond d'espoir et de lumière. C'est ce qu'elle écrivait, un jour, sur le carton d'invitation du vernissage de cette exposition rêvée : *espoir et lumière*.

Mélanie s'assit sur son doctorat, ses fesses chaudes froissant les lignes froides, puis elle sourit en contemplant son cadre. Elle se releva,

pour, de ses mains d'artiste, positionner fièrement au mur sa première création. Si Romain s'avisait d'y toucher, elle lui couperait la tête, lui retrousserait la fourrure et le proposerait au coin de la rue comme un authentique lapin de garenne. Elle devrait le lui annoncer en guise de dissuasion nucléaire, se dit-elle en bâillant.

Inutile cependant de se coucher, cela serait contre-productif. Mélanie alla prendre cette douche qui l'attendait depuis quarante-huit heures et y passa près de quarante-cinq minutes. La tête en arrière, elle laissa le jet bouillant tomber sur son front, comme si elle cherchait à ressouder entre eux, éternellement, les souvenirs de cette nuit hors-normes, hors-temps, hors-tout. Sa longue chevelure tombante et unie comme une cascade rhénane brillait dans cette douche collective qu'une société de nettoyage entretenait en théorie, et à prix d'or, une fois par mois mais dont on n'avait pas lu l'avis de passage depuis six. Pas grave. L'eau, elle, est propre.

Ses yeux piquaient, implorant une sieste, a minima. Dix minutes. Mais non, le corps de Mélanie, au moment de sortir dégoulinant de cette cabine hors d'âge, était trop excité, ses nerfs trop à vif, trop dans le prolongement de cette nuit si pleine, si étonnamment pleine, pour seulement imaginer retrouver un ersatz de ces moments-là dans un quelconque et vulgaire rêve.

Dans ses pensées, étrangère au monde, la jeune femme traversa nue le couloir menant à sa chambre. D'une porte voisine émana une mélodie et des paroles qu'elle reconnut aussitôt. Ses lèvres se hissèrent en un sourire que personne n'eût pu qualifier de triste ou joyeux – ce genre de léger voile qui se pose sur votre visage, malgré vous, et qui laisse circonspect quiconque s'y arrête. En l'occurrence, en cette seconde et dans ce couloir désert, si un égaré matinal devait s'arrêter sur Mélanie, il lui eût été plus naturel de le faire sur sa nudité que sur ce sourire, donc ne nous y arrêtons pas nous non plus et tendons plutôt l'oreille. Mélanie reprenait en effet à son compte cette chanson :

*« c'est moi je sais
Il y a des soirs comme ça où tout
S'écroule autour de vous
Sans trop savoir pourquoi toujours
Regarder devant soi
Sans jamais baisser les bras, je sais*

*C'est pas le remède à tout
Mais faut se forcer parfois... »*

Tout en psalmodiant, Mélanie Derémy se retrouva dans sa chambre et se laissa tomber sur son lit, les bras derrière la tête, un grand sourire offert au plafond. Oui, il faut se forcer parfois, peut-être même surtout quand le monde autour de soi semble s'écrouler, que le sol s'effrite sous nos pieds, que les murs se lézardent, et que notre vie, comme un funambule, contemple le gouffre goguenard qui lui tend les bras. Alors que son père venait, quelques heures plus tôt, de lui annoncer sa fin prochaine, Mélanie vit défiler les images de sa nuit avec une douce mélodie en tête et un seul prénom sur les lèvres – et ce n'était ni celui de son père, ni celui de la chanson, mais celui d'un simple chauffeur Uber qu'elle ne connaissait pas le matin même : Frantz.

*« ...C'est pas marqué dans les livres
Que le plus important à vivre
Est de vivre au jour le jour
Le temps c'est de l'Amour... »*

La nuit de Mélanie était née macabre pour se révéler sensuelle.

18

La nuit de Madeleine était née macabre pour se révéler cruelle.

Lorsque, au petit matin, elle vit s'ouvrir la porte du wagon et que les rayons du soleil se reflétèrent sur le pistolet braqué sur elle, la jeune fermière se souvint de sa mère abandonnée sur leur île – cette île qu'elle avait quittée pour une destination inconnue. Tant pis. Ses choix valaient ce sacrifice. Elle avait fait un bond avec Loïck loin des eaux maternelles, elle ignorait où la conduirait ce choix, mais nul retour en arrière n'était désormais possible. Elle espérait simplement sa mère en bonne santé, mais la redoutait épuisée par l'angoisse, seule dans leur ferme, à se demander où sa fille unique pouvait se trouver.

Lorsqu'on la sortit sans ménagement de ce wagon qui était à l'arrêt depuis bien longtemps, sa cheville droite se déroba sous elle. Une douleur fulgurante lui traversa le corps entier et son cri fut étouffé par un violent coup de crosse sur l'arrière du crâne.

Noir.

Abandonnant dignité et espoirs, Madeleine aurait préféré que son cerveau lui offre de belles images de son île, cette île chérie qu'elle avait seulement quittée à deux ou trois reprises pour quelques heures et qu'elle avait aussi vite retrouvée, mais il n'en fut rien. En ces temps alourdis par les cris des hommes, seul le film de sa nuit d'horreur pouvait lui être proposé et une image, une seule, s'imposait sans relâche : celle d'un poing la serrant toute entière comme un œuf.

Le jour tardait à poindre, comme s'il refusait de mettre en lumière ses souffrances.

19

Quelques heures plus tôt, un SMS avait tiré Mélanie de sa contemplation de cette enveloppe destinée « à la secrétaire chargée du tri », juste avant qu'elle ne se dise qu'elle s'apprêtait à lire simplement pour ne pas penser à l'annonce de son père. À deux secondes près, elle aurait reposé le manuscrit envoyé par J.R., éteint son téléphone portable, et pleuré jusqu'au petit matin. C'est ce qui aurait dû se passer. Mais un « cling » annonçant un SMS en décida autrement. Papa ? Non.

Numéro inconnu : Seriez-vous disponible ?

Mélanie répondit du tac-au-tac : *Pour mon oreiller : oui. Pour un inconnu : non.*

Alors que ses yeux se posaient déjà sur la première phrase de son manuscrit – *La clameur haineuse de la foule a remplacé le sifflet des balles.* – un MMS lui parvint. Mélanie se redressa vivement. Il s'agissait d'une photographie de l'aquarelle miniature qu'elle avait découverte l'après-midi même sur le pare-brise de ce chauffeur Uber. Comment s'appelait-il, déjà ? L'image était accompagnée d'une question : *Et avec cela ?*

Mélanie répondit par une question, tout en commençant à se préparer à ressortir : *Et pour quelle raison devrais-je être disponible ?*

Ce qu'elle lit ensuite la sidéra : *Descendez et vous verrez. N'oubliez pas de prendre un maillot de bain.*

Romain assista alors à une scène improbable, une scène portée par la seule force de l'instant présent, cette force virevoltante et instinctive qui vous pousse à agir envers et contre tous vos pare-feux – ah, ces humains, se dit-il : Mélanie retourna ses rares tiroirs à la recherche de ce satané maillot deux pièces acheté en Sardaigne. On ne pouvait même plus dormir tranquille, semblait-il dire en posant ses gros